

des nuages sur son front, mais peut-être pensait-il plus au passé qu'au présent ou à l'avenir.

Don Estévan avait pu comparer l'énergie de Favian avec la pusillanimité du sénateur Tragaduros ; entraîné par le cours des événements, il n'avait songé qu'à écarter son neveu de sa route. Quand le jeune homme eut disparu dans le gouffre, après avoir jeté une outrageante menace au frère de son père, celui-ci avait senti tout à coup un vide immense.

Une blessure mal fermée venait de se rouvrir dans son cœur. Arrivée au sommet des grandeurs du monde, une chose lui manquait. Quoi qu'il eût fait pour se le dissimuler, l'orgueil de la race revivait en lui. Son neveu mort, une vive sympathie s'était emparée de lui pour le jeune homme qui, ardent, indomptable, aimé de dona Rosario, pouvait peut-être remplacer le sénateur dans l'exécution de son plan audacieux. Il regretta de s'être laissé maîtriser par les événements, et au moment où le dernier des Mediana, après lui, eut disparu devant ses yeux, il regretta par orgueil l'héritier de son nom retrouvé tout à coup digne de le porter. Personne après lui ne devait en perpétuer le souvenir. A la veille de monter d'un échelon de plus par la conquête du val d'Or, qu'il savait près de lui, ce regret se faisait encore plus vivement sentir. C'est ainsi que l'ambition ne sait que creuser dans le cœur un vide pour en combler un autre.

Ce n'était pas cependant le seul souci qui préoccupait don Antonio de Mediana. L'absence de Cuchillo était pour lui un objet d'inquiétude.

Une pensée de perfidie qu'il avait su dissimuler à la pénétration de don Antonio, mais que celui-ci commençait à entrevoir, et c'était là aussi ce qui le rendait pensif, avait conduit le bandit hors du camp.

Cuchillo avait su se ménager une avance considérable sur les Indiens. Tant qu'il s'était vu éloigné du camp de don Antonio de Mediana, il avait lancé son cheval à toute course ; mais dès qu'il aperçut, à travers la haie de cactus et de buissons de bois de fer, le retranchement élevé par ses compagnons, il ralentit alors son allure pour ne pas décourager la poursuite dont il était l'objet.

La distance qui le séparait du camp était assez grande pour qu'il ne pût être aperçu d'aucune des sentinelles qui veillaient alentour. Quand il vit les Indiens qui galopaient après lui retenir aussi leurs chevaux à l'aspect de la colonne de fumée, indice certain de la présence des guerriers blancs, il s'arrêta tout à fait. Il entra dans son plan de ne rentrer parmi les siens que le plus tard possible, afin de ne donner l'alarme qu'au dernier moment. Il connaissait assez les habitudes des Indiens pour jouer de sang-froid ce jeu dangereux. Il savait qu'ils n'attaquent presque jamais qu'en nombre supérieur ; qu'avant qu'ils eussent décidé l'assaut du camp il s'écoulerait encore quelques heures, et que, satisfaits d'avoir retrouvé la trace de leurs ennemis, ceux qui le poursuivaient allaient tourner bride pour en rapporter la nouvelle à leurs compagnons.

Il ne s'était pas trompé. Les hommes rouges ne tardèrent pas à rebrousser chemin vers le massif d'arbres que leur troupe occupait.

Enchanté du succès de sa ruse, le bandit, après avoir vu disparaître les ennemis, se coucha derrière un pli de terrain, et prêta attentivement l'oreille, prêt à reprendre sa course quand ses sens exercés lui signaleraient le retour du danger. En ne regagnant son camp que quelques minutes avant l'engagement, il espérait aussi, au milieu du tumulte qui devait précéder le combat, échapper aux conditions de don Antonio dont il redoutait la perspicacité.

— Nous serions demain soixante à partager ces trésors, se disait-il, si je n'avais fait en sorte qu'au point du jour le nombre en fût diminué d'un bon quart. Puis, tandis que ces brutes rouges et blanches se battront les unes contre les autres, moi...

Une explosion lointaine, semblable à celle d'une carabine, vint brusquement interrompre les méditations de Cuchillo. Ce bruit, affaibli par la distance semblait venir du côté du nord.

C'était en effet la direction de la rivière au milieu de laquelle s'élevait l'îlot occupé par Bois-Rosé et ses deux compagnons.

— Il est étrange qu'un pareil son vienne de là bas, se dit Cuchillo en tournant son regard vers le nord, car le camp des blancs est à l'est, et celui des guerriers rouges à l'ouest.

Une seconde explosion se fit entendre, puis une troisième, à un assez long intervalle auxquelles succéda enfin une fusillade bien nourrie. Un moment, Cuchillo eut froid au cœur ; il s'imagina qu'un second et nombreux parti de blancs, indépendant de l'expédition qu'il guidait, allait s'emparer des trésors, objet de sa convoitise. Puis encore il craignit que don Antonio n'eût envoyé un détachement, pris dans sa propre troupe, pour s'emparer du val d'Or, et s'y fortifier.

Mais le raisonnement lui démontra bien vite le peu de fondement de ses craintes. Un parti de blancs aurait laissé des traces visibles à ses yeux depuis deux jours qu'il battait la campagne, et, en outre, il n'était pas probable que don Antonio eût osé affaiblir sa troupe en la divisant. Cuchillo reprit donc courage, et, couché derrière le pli de terrain qui le rendait invisible, ainsi que son cheval, il finit par conclure que les détonations devaient venir de quelque partie de chasseurs américains surpris dans le trajet de leur pays à la frontière mexicaine, et aux prises avec les Apaches.

Nous laisserons Cuchillo à ses méditations pour retourner, comme nous l'avons promis au camp de don Antonio, et suivant l'ordre que nous avons établi en décrivant à vol d'aigle l'aspect du désert et la position des différents personnages qui l'animaient.

La fusillade s'était longtemps prolongée pendant le cours de cette après-midi, et on l'avait entendue dans le camp, où elle avait donné lieu à une foule de conjectures.

Le soir était venu. Des nuages rouges marquaient encore à l'occident la trace enflammée du soleil.